

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »

Sommaire

Causerie.	LUCIEN.
Jadis !.	E. DREVETON.
A l'Aimée (poésie).	D. AILLOUD.
Chronique du Paradis terrestre.	X...
Genève.	W. CLERC.
Après le Récit d'un rêve (poésie).	J. APPLETON.
L'Escrime à Lyon.	P. S.
Souvenir du Concours de Lyon et du 14 Juillet.	J. SARRAZIN.
L'Amour de Jacques.	Ch. FUSTER.
Un beau Poème.	X...
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

En France, quand on n'est pas le héros de l'aventure, on rit assez volontiers des malheurs d'un mari trompé.

En a-t-on pour cela la jambe moins bien faite, dit un personnage de Molière, lequel entre parenthèse ne trouve pas, dans la pratique, le rôle du mari trompé amusant, car il souffrit cruellement des infidélités de la célèbre Béjart sa femme, on prétend même qu'il en mourut.

Cependant l'adultère, qui au théâtre sert de prétexte à des plaisanteries toujours accueillies par des éclats de rire, est considéré par tous les peuples, même par les peuples sauvages, comme chose excessivement grave.

Chez les peuples sauvages, dès que la société commence à se former, des peines horribles, en rapport avec le degré de civilisation, furent infligées aux coupables.

Chez les Locriens et dans les îles Sandwich, on leur crevait les yeux.

Dans le royaume de Benin, ils étaient liés à un arbre et abandonnés aux bêtes féroces.

Chez les Indiens des bords du Gange, ils étaient fendus en deux par un coup de sabre.

Je pourrais poursuivre longtemps, mais ces exemples suffisent pour démontrer que, même chez les peuples sauvages, on comprenait que la famille, dans laquelle l'adultère porte le désordre, doit être protégée.

En France, avant que Louis XI ait rendu des ordonnances qui les supprimèrent, chaque province avait ses coutumes pour la punition des coupables. Généralement, l'homme était condamné à une amende, et la femme à traverser la ville complètement nue.

Dans un canton du Lyonnais la femme adultère était obligée de courir après une poule jusqu'à ce qu'elle l'eût attrapée, pendant que, sur la même place publique, son complice, également nu, était obligé de ramasser pour faire une botte beaucoup de petits tas de foin dispersés çà et là.

On trouve toujours dans les choses les plus sérieuses la note comique dans la circonstance, la voici :

Dans une ville du Midi, la femme adultère était obligée de s'arrêter nue sur un pont et de faire certain bruit dont le nom s'écrit en trois lettres.

Une remarque à faire c'est que, même dans ces coutumes provinciales assez étranges, on est indulgent pour l'homme et sévère pour la femme. Cette distinction de l'appréciation des peines se retrouve dans la législation actuelle.

« C'est que, dit Montesquieu, la nature a marqué l'infidélité de la femme par des signes certains, c'est que les enfants adultérins de la femme sont légalement du mari et à la charge du mari, tandis que les enfants de la femme ne sont pas légalement à la femme et à la charge de la femme. »

Jean-Jacques Rousseau dit à ce même propos :

« S'il est un état affreux au monde c'est celui du malheureux père qui, tout confiant dans sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentiments de son cœur, qui doute en embrassant son enfant, s'il n'embrasse pas l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, ou le ravisseur du bien de ses enfants. »

C'est admirablement raisonné, mais ce langage est assez étrange, formulé par un triste personnage, qui, lorsqu'il avait un enfant, s'empressait de s'en débarrasser, sans doute pour éviter la douleur dont il parle avec tant d'éloquence.

Je n'ai pas la prétention dans cette Causerie de vouloir traiter la grave question de l'adultère, j'ai seulement relevé dans un petit volume que je viens de lire quelques détails qui m'ont paru curieux à reproduire.

L'auteur de ce volume, intitulé *l'Adultère*, l'a sans doute écrit pour arriver à cette conclusion qu'avec le divorce l'adultère n'existera plus.

Je crois bien qu'il se trompe, mais le divorce a au moins ce précieux avantage de permettre au mari, victime malheureux d'un accident du

mariage, de se débarrasser de sa femme. C'est autant de gagné.

J'ai signalé la campagne entreprise par Sarcey qui, prétendant qu'il n'y a pas, en été, d'endroit plus frais qu'une salle de spectacle, demandait que les théâtres restassent ouverts pendant la saison chaude.

Bon nombre de théâtres à Paris n'ont point cette année fermé leurs portes, et plusieurs — ayant eu la chance d'avoir de bonnes pièces — font d'assez belles affaires.

Vous comprenez, si Sarcey triomphe!

Je dois dire que le critique du *Temps* est le seul à défendre cette cause de l'ouverture des théâtres pendant l'été, ses confrères, pensant à eux, trouvent qu'il est bon d'avoir des vacances et de ne pas être condamnés au feuilleton dramatique à perpétuité.

Je suis, on le sait, assez de l'avis de Sarcey, et j'estime qu'une grande ville comme Lyon, devrait avoir toujours, pour les étrangers, même au prix d'un léger sacrifice, un théâtre ouvert. Un théâtre est le luxe des grandes villes.

Le public, c'est dans le tempérament français est affamé de spectacle, quelqu'il soit, et la preuve en est dans le succès qu'obtiennent dans les *vogues* — et Dieu sait si les vogues sont nombreuses à Lyon — les baraques de forains offrant quelque attrait : aussi les forains intelligents deviennent ils millionnaires. Faute de grives, le public se contente de merles.

N'est-ce pas pour répondre au besoin de spectacle que les brasseries et les cafés ont organisé, cette année, des concerts qui tous sont très suivis, quoique la musique qu'on y débite soit de qualité inférieure?

Quel est celui qui tentera, à Lyon, l'entreprise d'un théâtre aménagé spécialement pour la saison d'été? Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il ferait rapidement fortune.

LUCIEN.

JADIS

A. J. GALLAND.

I. — Evocation.

J'évoque Celle que l'on aime à trouver le soir, au logis, après une journée de travail, et qui vous accueille les bras tendus, avec un doux sourire sur les lèvres; Celle qui est la gaité, le soleil de votre intérieur, dont on aime à entendre le pas amical courir d'une pièce dans une autre avec quelque chose de léger, d'ailé, qui

vous fait songer au vol caressant d'un oiseau ; Celle que vous contemplez avec attendrissement, sous la lampe qui pâlit son visage, et dont le frôlement vous communique un frisson d'amour toujours jeune ; Celle qui, pleine de soins et de chatteries, vous donne la sensation exquise du temps où, tout petit, votre mère dont les os reposent dans quelque cimetière où vous n'allez plus, venait border votre lit et vous endormir avec un baiser comme une fée bienfaisante ; Celle enfin dont vous sentez sans cesse et partout où vous entraînez le vent capricieux de la destinée planer sur votre tête la fidèle et chaude tendresse.

C'est la femme d'autrefois, la femme de la vieille France.

II. — En ménage.

Connaissez-vous un rôle plus noble, une épopée plus sublime dans sa simplicité bourgeoise, un peu terre à terre ?... A peine sortie de l'enfance on la mariait et, jeune cœur que nulle passion mauvaise n'avait effleurée, elle apportait à l'époux qu'elle avait librement choisi ou que, dans son obéissance filiale, elle avait accepté de la main de son père, le sang riche et vermeil d'une race dans toute sa vigueur. La petite mariée si jolie, si rougissante et si mignonne, sous les épais bandeaux de sa brune ou blonde chevelure, n'avait pas fait de rêve au dessus de sa condition, un de ces rêves décevants qui donnent tant d'apreté et d'amertume à la réalité, et sans regret aucun, sans malsaine curiosité, elle s'engageait bravement, avec la conscience du devoir à remplir, de la fidélité à garder, dans sa nouvelle vie. Tout entière à son époux, elle ramenait tout à lui, ses actions et ses pensées, ne songeant pas à chercher, comme à notre époque, hors du foyer conjugal, des distractions étrangères ; se contentant des plaisirs simples et honnêtes qu'elle y trouvait, elle aurait cru déchoir en sortant de son rôle. Elle prenait les jours comme ils venaient, aussi courageuse dans l'adversité qu'elle avait de gaieté inaltérable dans le bonheur. Le lendemain de son mariage, elle avait commencé la layette de son enfant à venir et, dans ses flancs robustes, lorsqu'elle en recevait les premiers battements, — ce battement si désiré et qui impressionne si fort les jeunes mères, — elle redoublait d'activité comme si chaque point de son aiguille eût avancé la naissance du petit être. Et l'enfant, si fébrilement attendu, venait comme une joie nouvelle et non comme une charge lourde et redoutée, tandis que, dans son œil clair et limpide, reflet de son âme pure, rayonnait la joie sainte de la maternité.

Ainsi s'écoulait la vie, calme et bien remplie comme la vie de la matrone romaine.

III. — Mémorial.

Chaque jour, sur le mémorial aux feuillets jaunis, car il servait depuis longtemps, le père et la mère inscrivaient la dépense quotidienne. Souvent, à côté des achats et ventes, il y avait une place pour les événements intéressants la famille, et, à la longue, ce registre à la couverture modeste, devenait comme un livre d'or que l'on se transmettait pieusement de génération en génération : tantôt c'était la naissance d'un enfant, tantôt un héritage, tantôt aussi une mort. Alors on lisait par exemple : « Ce jourd'hui, 12 juillet, tante Julie est morte, elle souffrait depuis longtemps ». Rien de plus, rien de moins. Mais n'était-ce pas suffisant pour perpétuer le souvenir de la vieille tante dont les qualités, célébrées tous les jours, prenaient bientôt une apparence antique de légende. On ne la pleurait plus, car on finissait par la regarder comme un bon génie, une divinité tutélaire, qui veillait sur la famille, de l'endroit où l'on dort...

IV. — Noces d'argent.

Et l'épouse dont j'esquissais plus haut la silhouette, vieillissait, augmentant de quelques pages le livre d'or, tandis que les enfants grandissaient, devenaient des hommes. Puis, un matin, elle s'apercevait avec un étonnement ému que plusieurs fils blancs argentèrent sa cheve-

lure sur laquelle s'étaient posées tant de fois, dans les nuits d'amour, les lèvres de l'aimé. — Déjà ! se disait-elle, revivant dans sa mémoire les années disparues. Alors, dans cette longue revue du temps passé, elle s'étonnait du bonheur dont elle n'avait cessé de jouir, les quelques peines oubliées, effacées dans la somme immense de joie pure et tranquille que lui avait donné et lui donnait encore son mariage. Plusieurs deuils estompaient, comme une brume légère, les lointains de l'horizon parcouru, sur lesquels elle versait une larme — une larme qui séchait bien vite dans la persuasion de sa foi naïve que les morts sont heureux, plus heureux que les vivants...

Et si, par un soir d'hiver, les deux époux, assis devant l'âtre, venaient, au bruit joyeux de la bûche qui pétillait, à évoquer le souvenir des lointains amours, spontanément ils se prenaient la main, comme à l'époque fleurie de la jeunesse et comme pour témoigner devant l'Invisible de la foi réciproque qu'ils s'étaient gardée. — Vingt cinq ans, le mois prochain, que nous sommes mariés. — Comme le temps passe vite... ne te semble-t-il pas que c'était hier que nous entrâmes en ménage ?... Et leurs lèvres s'unissaient dans un baiser, et la flamme du foyer, s'élançait plus éclatante et plus joyeuse, comme pour saluer ces solitaires noces d'argent...

V. L'aïeule.

Et plus tard, bien plus tard, devenue vieille à son tour, et veuve depuis longtemps, tandis qu'on se pressait autour de son fauteuil, le large fauteuil qui avait servi à plusieurs générations d'ancêtres, tu disais, pauvre femme, de ta voix cassée qui tremblait, avec un bon sourire attendri qui illuminait, comme un pâle rayon de soleil automnal, ta face parcheminée — tu disais quelque tradition de famille, quelque légende locale parfumée d'une naïve et fraîche poésie, quelque souvenir de ton enfance, ou bien une histoire sombre du temps des rois ou encore quelque épisode tragique des révolutions. Et, devenue tout à coup pensive, le regard fixé sur la flamme vive ou dansant les lutins, tu restais immobile et silencieuse, l'âme oppressée sans doute de cette crainte physique du vieillard qui sent approcher la mort. Alors, en te voyant ainsi absorbée en ta rêverie, on eût dit, chère petite vieille, que tu revivais pour toi seule des scènes à jamais évanouies et dont nul ne viendrait après toi remuer les souvenirs détruits. Devant ton œil terni par les ans, sans doute ils repassaient tous, les uns après les autres, comme une procession lente de fantômes, ceux que tu avais aimés, qui avaient été tes compagnons passagers, mais fidèles dans le chemin de la vie. C'était peut-être, leur suprême adieu, qu'ils venaient te dire, ces chéris de jadis — et une larme coulait sur ta joue ridée, de tes yeux éteints, de tes yeux presque morts, qui semblaient pourtant n'avoir pas de pleurs à verser. Mais, d'autres fois aussi, poursuivie par quelque ressemblance entêtée de ta primevère, tu cherchais dans un coin de ta mémoire un rigodon d'autrefois, et, de ta voix chevrotante, tu essayais d'en retrouver le rythme perdu. Et l'on souriait avec une douce émotion de tes efforts presque vains, et la veillée s'écoulait pendant qu'au dehors, dans les champs déserts, la bise, — ou la voix des trépassés, — fredonnait sa plaintive mélodie. Puis, gais ou tristes, suivant la couleur du récit que l'on venait d'entendre, on allait se coucher, rêvant à des choses confuses que l'on ne comprenait plus guère, mais qui, dans l'éloignement profond du temps, vous semblaient merveilleuses comme un beau conte de fée...

C'est pourquoi je te salue une dernière fois, femme des anciens jours — des jours de gloire et de vaillance, — petite vieille cassée et frieuse des soirs d'hiver, grand'mère au mélancolique sourire, gardienne fidèle des vieux souvenirs, toi qui contais si bien les histoires et les légendes du passé, toi que nos fils ne conna-

tront plus, adieu ! — Femme des anciens jours, des jours de gloire et de vaillance, adieu !... adieu... ?

Eugène DREVETON.

A L'AIMÉE

Le dimanche bien loin, nous cueillerons des roses,
Loin des regards de tous, égarés dans les bois,
Nous tenant par la main, nous disant mille choses,
Aux concerts des oiseaux nous mêlerons nos voix.

Les regards confondus dans cet instant suprême
Nos lèvres s'uniront, nos cœurs battront plus fort.
Nous dirons à mi-voix, ces mots divins « je t'aime »
Puis en nous séparant, nous les dirons encor.

Tu les répéteras en faisant ta prière,
A moi tu penseras le soir en priant Dieu,
Et tu t'endormiras dans ton beau sanctuaire
Avec mon nom flottant sur tes lèvres en feu.

Les songes les plus doux, rappelant nos tendresses,
Viendront dans ton sommeil, verser la volupté,
Et tu m'appelleras, jalouse de caresses,
Pour faire de ton rêve une réalité.

Oh ! je t'aimerai bien, mieux qu'on aime en ce monde,
Comme le papillon aime et cherche la fleur.
Il n'est plus de douleur, ni de peine profonde
Depuis que j'ai reçu les trésors de ton cœur.

Redis souvent ces mots qui sont tout un poème :
« Je t'aimerai toujours » mes vœux seront remplis.
Moi, je répéterai ce même cri « je t'aime »,
L'amour, trésor divin, ouvre le paradis.

L'amour, c'est le ciel bleu, l'accord de nos pensées,
L'ivresse des baisers, suprême volupté !
Et tenant dans mes mains tes mains toujours pressées,
Te conduire au chemin de la félicité.

C'est ne donner qu'à moi tes ardentesses,
Le parfum enivrant de tes lèvres de feu.
Et ces enlacements pleins de folles ivresses,
Dans lesquels on oublie et l'univers et Dieu.

Laisse-moi, chère enfant, m'embraser de ta flamme
Et dans tes bras vider la coupe du plaisir,
Epuiser les désirs qui tourmentent mon âme,
Et sur ton cœur pressé, divinément mourir.

Désiré AILLAUD.

CHRONIQUE DU PARADIS TERRESTRE

LA VERGE D'OSIER

Voici un conte de Roumanille qui eut l'honneur d'être traduit en français par M. Armand de Pontmartin.

« — Chers petits ! nous disait un soir ma pauvre mère-grand, (ah ! si je notais par écrit tout ce qu'elle nous racontait, l'aimable livre que je ferais !) — Mes enfants ! vous ignorez pourquoi l'homme bat la femme, pourquoi le chien saute sur le loup ? — Vous ne le savez pas ? Eh bien ! prêtez-moi vos ouïes : je vais vous le dire en douceur.

« Quand le bon Dieu, — oui, bon, mais juste — eut expulsé du paradis notre père Adam et notre mère Eve, coupables de désobéissance, et quand arriva le jour de l'an, Eve fut sur pied dès l'aurore pour souhaiter la bonne année à son homme et lui demander ses étrennes. Elle le réveilla et lui dit :

« — Adam, mon petit chéri, bonne année ! bien nourrie ! bien accompagnée ! Mes étrennes !...

« — Ah ! c'est toi ! fit Adam... Tu seras donc toujours la même ! Pourquoi ne pas me laisser faire encore un somme ? Tu es bien pressée ! Avant tout, ma belle, nous devons aller saluer le bon Dieu... sinon, il se fâcherait encore.

« — Tu as raison ; répond notre mère Eve ; je n'y songeais pas. Saluons d'abord le bon Dieu ; sans quoi il se fâcherait encore.

« Malgré l'heure matinale et son envie de dormir, Adam se leva en bâillant. Ils s'habil-

lèrent tous deux autrement qu'en paradis, et, se tenant par la main, ils allèrent à la rencontre du bon Dieu.

« — Beau Seigneur Dieu ! lui dirent-ils, bonne année ! bien nourrie ! bien accompagnée ! Après quoi ils l'adorèrent.

« — Voilà qui est bien, mes enfants ! répliqua le bon Dieu... Faites le bien et laissez dire.

« Et notre souverain Maître, qui veut être adoré, fut si content de leur hommage, qu'il donna à Adam, pour ses étrennes, une verge... oh ! mais une verge divine ! Vous allez voir.

« Tiens, Adam ! lui dit-il, voici une verge cueillie dans le jardin de délices, que vous avez perdu par votre faute, malheureux que vous êtes ! Je l'ai coupée tout exprès pour toi, qui es et doit rester maître au logis. Toi seul t'en serviras, selon ton bon plaisir. Et toi, Eve, écoute bien ce que je vais te dire... Tu la regarderas tant que tu voudras mais sans y toucher, entendons-nous bien ! Adam, mon pauvre patient, toutes les fois que tu frapperas de cette verge, dans une bonne intention, quelqu'un ou quelque chose, tu en verras immédiatement sortir un objet agréable et bon. C'est moi qui te le dis !

« Adam reçut avec reconnaissance, de la belle main du bon Dieu, les précieuses étrennes ; mari et femme, respectueusement inclinés, dirent avec ensemble :

« — Merci !

« — Adieu, mes enfants ! dit alors le Seigneur.

« — Et il disparaît.

« — A vous seul, Seigneur Dieu, honneur et gloire !

« Et ils s'en retournent.

« A présent, me direz-vous, quelle fut la première bonne intention de notre brave aïeul ? — Je vous le donne en mille ! Ce fut de battre sa femme ! Et vous allez voir s'il eut raison.

« Eve voulait la verge ; elle voulait — ô l'incorrigible ! — l'essayer et savoir si le bon Dieu avait parlé sérieusement ou pour rire. Elle la voulait mordicus.

« Adam se garda bien de la lui prêter... Oh ! pour cette fois, non ! c'eût été trop fort ou trop faible !

« — Et moi, je la veux !

« — Et tu ne l'auras pas !... Et de plus, tu m'ennuies.

« — Je te dis que je l'aurai.

« — Non !

« — Si, grand nigaud !

« — Ah ! serpent, tu la veux ? Eh bien ! tu l'auras !... Voilà, pour toi, mangeuse de pommes !

« Et v'lan ? et pif ! et paf ! sur ses blanches épaules.

« — Aïe ! aïe ! aïe !... Miséricorde ! mes pauvres épaules !... Brutal ! rustre ! manant ! tu me le paieras !

« — Voilà tes étrennes ! dit Adam.

« Mais, ô surprise ! voici que de ces épaules, rudement époussetées, sort... une brebis ! une brebis superbe, vive, laine épaisse et blanche comme la neige... et elle bêlait, bêlait de la façon la plus caressante.

« — Oh ! oh ! ma femme ! — dit Adam épaté, la jolie brebis ! Vraiment c'est à me donner envie de recommencer... O verge bénie !... Ça va bien !... Ne pleure plus ! ma belle ! la brebis fait des agneaux ; elle nous donnera de la laine blanche pour notre lit, qui sera mollet ; nous aurons du lait et, si nous avons avec cela des œufs, quel régal !

« Pour lors, Adam, toujours en méfiance — patriarche échaudé craint l'eau froide — va cacher la verge.

« Eve, consolée, oubliait la bourrasque en caressant la brebis, qui lui disait gentiment : *Mé ! Mé !* et venait manger dans sa main.

« — Heureux, mon mari ! se disait-elle, oui, bien heureux !...

« Rien que pour avoir à son bon plaisir et sous la main une verge miraculeuse comme

celle-là, elle eût donné sans regret tout l'or fin, ruisselant, éblouissant, de sa magnifique chevelure.

« « Peu s'en fallut qu'elle n'allât seule et en cachette, trouver le bon Dieu pour avoir, elle aussi, ses étrennes. Car enfin — il n'y a pas à dire — la pauvre n'avait pas fait ses frais ; le Seigneur, en ne lui donnant rien, avait sous entendu un assez mauvais compliment. — Mais non ! se dit-elle, il n'y faut pas aller. Le jour des étrennes est passé. D'ailleurs, m'est avis que le bon Dieu se souvient, hélas ! de cette pomme fatale, abominable, exécration... et pourtant excellente !

« « Nuit et jour, Eve songe au présent divin ; pour que son homme se décide à le lui prêter un moment elle le caresse, le cajole, avec du miel sur les lèvres et dans les yeux. — Adam ! mon petit Adam ! — Elle lui passe la main dans les cheveux, samain si douce ! — Non ! non ! répond Adam ; crois-tu donc que je me laisse mener par le nez ? — Eh bien ! par le menton — murmure l'aïeule du marquis de Bièvre... Oh ! qu'elle est fine ! qu'elle a le parler doux !... Et comme elle est déjà... ce que seront un jour ses filles !

« Adam se laisse caresser et la laisse dire ; mais de verge, point ! Que diable ! on est homme ou on ne l'est pas ! — et tout porte à croire que notre père Adam était homme.

« Eve pourtant (oh ! les femmes ! le diable furète pour elle !) Eve ne tarda pas à deviner l'endroit où Adam cachait prudemment son trésor.

« Un jour que son malheureux époux — sa victime ! — travaillait et gagnait sa vie à la sueur de son front, elle attrapa la verge — Ah ! dit-elle toute joyeuse, je l'ai, je la tiens... qu'on y touche !... Impatiente de voir ce qu'elle fera sortir de la terre, elle dirige de son mieux son intention, et tape sur le sol à tour de bras.

« Aussitôt sort... une fraîche giroflée d'une odeur suave !... Allons donc, une giroflée !... il sort un loup !... Et qu'aurait-on vu sortir, grand Dieu ? si l'intention n'avait pas été bonne ! Oui, vous dis-je, un loup énorme, furibond, la flamme aux yeux, l'écume à la gueule, hurlant, montrant les dents, battant l'air de sa queue !... Ah ! pauvre brebis !

« Eve crie : Adam accourt, voit la catastrophe, ramasse la verge tombée des mains d'Eve épouvantée.

« — Ah ! c'est ainsi que tu oublies la parole divine ? Eh bien ! attends !

« Et, redoublant de bonnes intentions, il redouble aussi de vigueur verbérante... Pan ! pan ! v'lan ! sur le dos de sa femme ! Pour la faire danser pas n'eut besoin de flûte ou de violon.

O prodige ! et que vous dirais-je ? D'où était sortie la brebis blanche, sort un chien, un gros chien de Camargue (heureusement !). Il aboie, s'élance, sauve la brebis, court après le loup ; le loup s'enfuit et tous deux de courir, et de courir si bien qu'ils courent encore.

« — Et voilà, chers enfants, disait ma pauvre grand-mère — voilà pourquoil'homme à l'habitude de battre sa femme, le loup de sauter sur la brebis, et le chien sur le loup ».

GENÈVE

Nous sommes trop voisins et amis pour que Lyon ignore qu'une grande fête internationale de gymnastique vient d'avoir lieu à Genève du 18 au 21 juillet. Je ne lui ferai donc pas l'injure de le lui apprendre.

Ce dont je parlerai seulement, et brièvement, c'est de l'immense succès qu'a eu cette fête à laquelle plus de 3.000 gymnastes ont pris part. Les Français sont venus en grand nombre ; les

Allemands, les Italiens, les Anglais étaient représentés ; les Suisses dont la gymnastique est un des exercices favoris, étaient naturellement légion. L'opinion générale est que les Français, outre la force et l'adresse, ont fait montre dans leurs productions d'une qualité qui leur est propre, l'élégance. Paris jusqu'à Mustapha (Algérie) ont envoyé des leurs et des meilleurs. Dans le concours des sociétés françaises : *La Lyonnaise* de Lyon a obtenu le premier prix (couronne de laurier), *L'Eclair* de Lyon également a remporté le deuxième prix (couronne de chêne).

Le temps a été on ne peut plus clément pendant toute la durée de la fête, et l'accueil que les sociétés étrangères ont reçu ici durant leur trop court séjour doit certainement leur avoir laissé un excellent souvenir de Genève et de ses habitants. J'ajouterai pour vous donner une idée de cette fête qu'il y avait pour 25.000 fr. de prix.

William CLERC.

APRÈS LE RÉCIT D'UN RÊVE

A M^{lle} W^{***} I^{***}.

Ainsi, vous aimez donc les strophes du poète, Puisque vous répétez dans vos calmes sommeils Cette romance aux vers tristes et doux, bluettes Ecloses à la tiédeur de nos pâles soleils.

J'ai mis dans mes chansons le meilleur de moi-même : Mes doutes, mes espoirs, mes rêves, mes regrets, Les regards bleus, les astres d'or, tout ce que j'aime, Mes secrètes ardeurs et mes chagrins secrets.

Nul ne sait quels tourments la forme inassouplie A fait naître et grandir sous mon front soucieux, Ni combien de fois, las de l'œuvre inaccomplie, J'ai re-roulé les pleurs qui me montaient aux yeux.

Aussi, c'est en tremblant qu'à la foule je livre Ces vers dans la douleur et dans l'angoisse écrits ; Mais j'espère : je sais que vous lisez mon livre, Et je suis trop payé si vous l'avez compris.

Jean APPLETON.

L'ESCRIME A LYON

Les concours de fin d'année des élèves de Voland, ont eu lieu cette semaine. Ils ont donné d'excellents résultats.

Lycée. — Présidence de M. Bertagne, professeur.

1^{re} Division. — 1^{er} prix, M. Brisac ; 2^e prix Claudel. Accessits, Chapuis, Dutang.

2^e Division — 1^{er} prix, Lechère, 2^e prix, Levêque. Accessits, Taponier, Allaix.

Rappel de prix, Carrier, Bessières.

Ecole supérieure de commerce et de tissage, présidence de M. Penot, directeur.

Prix, M. Rouff. Accessit, Lechère,

Rappel de prix, Guy, Prat.

Institution N.-D. des Minimes, présidence de M. le Chanoine Génin, supérieur.

Prix, M. J. Montgolfier. Accessit, Tardy.

Rappel de prix, A. Montgolfier, Koch.

Ecole Ozanam. — Présidence de M. l'abbé Girodon, directeur.

Prix, M. Godinot. Accessit, Guérin.

Rappel de prix, Messimy, Souchon, Renaud.

Un vieux tireur,

P. S.

Les fêtes du IV^e concours national de tir ont offert à notre ami Sarrazin, l'occasion du sonnet suivant, qui a obtenu un grand et légitime succès :

**SOUVENIR DU CONCOURS DE TIR DE LYON
ET DU 14 JUILLET 1891**

En ton sein tout est joie et, de ton front immense,
Brille au loin, Lugdunum, le nimbe du Bonheur ;
Tes décors sont parfaits et tout dit : Gloire, Honneur !
Car l'ère des grands jours, dès ce moment commence.

Que tes ris, tes clameurs tiennent de la démente ;
Que ton noble devoir n'ait point de surborneur ;
Que ton robuste bras se fasse moissonneur
Des lauriers dont les tiens ont jeté la semence...

Bien fraternellement reçois les fils de Tell
Et ceux qui vont briguer le laurier immortel
Que ta main tient déjà suspendu sur leurs têtes...

Que partout les hourras fassent retentir l'air,
Car ces vaillants ont su, pour rehausser tes fêtes,
Ravir la foudre aux mains du fougoux Jupiter.

Jean SARRAZIN.

11 juillet 1871.

L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

Jacques ne les connaîtra donc plus, ces tortures des tâtonnements et de l'ambition. Il vivra la franche vie, naturelle et claire; il se fera une paresse salubre, celle qui délassé les nerfs en élargissant le cœur, en le laissant battre. Chaque matin, une course en plein soleil, à l'air vif, sur les marges des routes, à l'orée des bois; puis après le repas dans la petite salle aux couleurs fanées, en face de la mère, ce sera le café, la partie de dominos avec Jules, André, Pierre le forgeron, tous braves gens et gens de bon sens. On bavardera, non pas avec loquacité, — on n'est pas du Midi! — mais avec cette confiance affectueuse, avec cet abandon qui fait les conversations amusantes et nourries. Tandis que s'aligneront les *double-six* et les *blancs*, à côté des verres vides, les joueurs parleront du curé qui n'est pas bien avec Monseigneur de Beauvais, de la petite Lise qui a eu des amours orageuses, de ce pauvre Merchet berné par sa femme, et du receveur qui discute tout seul, et du marguillier qui a la *danse de Saint-Guy*, et du député qui reste bien silencieux à la Chambre. On rira, on fera des jeux de mots, on dira des gaudrioles, on reviendra sur le passé, quelquefois, pour s'attendrir un peu. Puis, la partie finie, Pierre regagnera l'enclume, André son étude de notaire, silencieuse, déserte, avec une odeur de moisi, — et Jacques s'en ira à la forêt.

La forêt est belle en toute saison; en été, la forêt est divine. Il y a là de la fraîcheur muette, des parfums puissants, de la mousse, des brindilles qui craquent, de rapides bruits d'oiseaux, toute une vie enfin, qu'animent les jeux du soleil, les bandes de clarté dans les toiles d'araignée, la caresse de la lumière aux troncs soudain rajeunis. Elle vous refait sauvage, cette vie, et les vieux instincts d'enfant des bois se réveillent après chaque bouffée d'air tout embaumé.

Et puis, quelles belles chansons, sonores et bizarres, chantent les bûcherons du Valois! Jacques s'en rappelle quelques-unes: il les chantera avec Jules, de clairière en clairière, dans le fouillis des branchettes, des broussailles, des fûts renversés où s'épanouissent les champignons. Et quand il reviendra, au soleil couchant, après cette marche en forêt, après ce bruit léger des sources, cette immobilité vivante de la nature, il aura de la musique plein le cœur, de l'amour plein les sens.

De l'amour... Ce qui a chassé Jacques de Paris, c'est cette solitude après tant de baisers faux, cette solitude de l'être qui n'est qu'une moitié d'être. Si Jacques s'en va ainsi, si

Jacques veut vivre désormais en plein terroir forestier, entre le travail des hommes et l'effort de la sève, c'est à la paix qu'il aspire, c'est à la tranquillité du cœur. Non, non, Jacques ne veut plus d'amour!

Qu'il plut il veut de l'amour encore. Si blasé soit-on, si triste soit-on, on veut de l'amour, — on en veut comme du pain et de l'air. Mais il faudrait à Jacques, — et c'est à peine s'il ose y songer! — il lui faudrait un amour qui fût comme la forêt et le village, un amour tout primitif, simple, confiant, un amour de tendresse, un amour sans la phraséologie apprise, les conventions du cœur, les attitudes.... Et, qui sait? peut-être trouvera-t-il là-bas, dans ce coin perdu où il va tenter la grande expérience du calme laborieux et de l'oubli, sous ce ciel reconfortant, à deux pas de cette église où on le baptisa, dans une de ces maisons qu'il entrevoit déjà au tournant de la route, — peut-être y trouvera-t-il, quelque part, n'importe où une fillette accorte, naïve, gaie, qui ne l'aimera plus pour sa réputation, ni pour ses moustaches, ni pour ses épaules, mais tout franchement, comme la fleur s'ouvre, comme la colombe attend, comme on aime...

IV

La diligence dévale le long du coteau.

Il a plu, et l'air est frais. Il monte, de la route, cette odeur de poussière mouillée, si forte et si voluptueuse. Les chevaux, sentant l'écurie, mettent leurs grelots en branle, galopent avec de l'écume aux naseaux, se flairent, ont l'air de se parler à voix basse, — et, de borne en tas de planches, de petite rivière en haie toute mouillée, toute couverte d'églantines effeuillées par l'eau du ciel et le grand vent, Jacques sent venir son village.

Un coude brusque; le village apparaît.

Le conducteur, bonhomme, vient de rallumer sa pipe. Il a conté à Jacques, tout le temps, ses souvenirs de Tunisie et du Tonkin, de Tunisie surtout, où il ne rencontra pas de Kroumirs, mais beaucoup de vermine, et, comme il dit avec la moustache retroussée de dégoût, « pas mal de sales gens! » De temps en temps, il s'interrompt pour serrer les freins, car la descente est rude, et la route glisse un peu, après ces averses de mai. A l'intérieur de la voiture, par derrière, des bonnes femmes jacassent, un enfant pleure.

Mais Jacques n'écoute pas ces choses. Son village approche, tout petit encore, grandi à chaque tour de roue. Sans doute la mère l'attend, là bien avant la place, au coin de la première ruelle, près du premier tas de fumier. Et le conducteur, qui essaie de reprendre la conversation interrompue, a beau lâcher une plaisanterie sur les *particuliers* voilés du Kef, Jacques ne sait pas du tout ce que dit le conducteur.

La pente s'adoucit, les chevaux reprennent leur allure: les premières maisons ne sont pas loin. En crissant la diligence, des paysans saluent; ils se rangent le long de la haie, au pied des prunelliers tout humides, qui secouent et font tomber leurs gouttes. Et, à l'horizon, par delà le clocher menu, les gros toits verdâtres, plus loin que le petit renflement de gazon qui entoure la forge, apparaît et s'allonge, sans une ondulation ni une coupure, la ligne bleue de la forêt.

« Hue donc! Hue donc! »

Lassé de son monologue, le conducteur se rattrape sur les bêtes; le fouet claque comme une fanfare.

Dans la patache, le jacassement des femmes s'est tu: on se prépare à l'arrivée.

Les maisons sont tout près, maintenant. Sous un rayon subit, — un rayon qui a percé les derniers nuages, — étincelle, toute d'or, l'enseigne du *Coucou*. De légères fumées montent sur la forêt. Des canards, effrayés par les roues, se sauvent de fossé en fossé. Un gamin barbouillé brandit son sabre de bois...

« Hue donc! Hue! »

Soudain Jacques sent quelque chose au cœur, — un grand coup.

Deux bras qui se tendent, des yeux qui interrogent, un petit châte qui s'agite: c'est la mère.

Par l'étroite ruelle, elle se dépêche, elle court, elle arrive.

Et alors, — sous un rayon de soleil plus lumineux que les autres, un rayon qui a éclairé les murs gris et les flaques transparentes, — Jacques lève son chapeau, Jacques l'agite brusquement, sans savoir ce qu'il fait, avec un geste d'enfant grisé de joie.

La diligence n'était pas encore arrêtée, que la vieille femme embrassait son *petit*.

V

Avez-vous remarqué une chose?

Nous caressons souvent un rêve, un rêve plus artistique encore que sentimental, où la fantaisie tient une large place, où l'émotion du cœur est pour un brin, où des lectures font le reste. Il faut des rêves pareils, avec ce besoin du nouveau, cet appétit de variété qui est en nous, pour expliquer l'incompréhensible, tant de déceptions qu'on se crée, tant de réveils qu'on se prépare, et cela seulement par une erreur du souvenir, une illusion d'optique. Tout enfant, je lus Jules Verne, et j'ai beaucoup cherché l'île déserte: je crois que l'île déserte eût perdu tous ses charmes imaginaires, et même ses beautés réelles, si j'y avais passé trois jours. Que *Robinson Crusoe* donnerait donc de la mélancolie aux gamins de douze ans comme ils cesseraient de jalouser Vendredi, si leurs parents les laissaient libres de s'embarquer, et si quelque vague les portait, de la façon traditionnelle, sur une roche quelconque! Mais les gamins ne prennent pas la mer, les gamins se contentent de relire le livre, et, somme toute, s'ils en gardent une illusion de plus, c'est autant de gagné sur la vie.

Plus tard, à quinze ans, comme je lisais *l'Ami Fritz*, j'ai souvent rêvé de les voir, ces vieilles villes gothiques de la Forêt-Noire ou du Palatinat. Je me les imaginai pittoresques, tortueuses, noires, ensoleillées pourtant par le sourire d'une petite Suzel ou la bonne gaité d'un épicurien gros garçon... Eh bien! voulez-vous que je vous dise? Si jamais je les allais chercher, ces villes du songe, encore aperçues à travers des brumes roses, je crois bien que j'en reviendrais piteux. D'abord, dans la rue, je ne rencontrerais pas Suzel; ensuite je m'apercevrais que l'ami Fritz est bien mort; finies, les parties de bouchon, — fermée, l'auberge, — oubliées, les buissons d'écrevisses, — desséchés, le cerisier du père Christel! J'ai peur de ces constations de décès, peur de ces instants où le mirage tombe, et où l'on reste là un peu ridicule, tout navré d'être venu si loin pour y laisser un rêve.

Voilà pourquoi, malgré les billets circulaires de la compagnie de l'Est, je n'irai pas au pays de Fritz Kobus.

Jacques, lui, était revenu dans son village.

Quel rêve il en avait fait de ce retour! Ce retour seul allait le rajeunir, le réchauffer, lui laver l'esprit et la conscience, lui parfumer tout l'être, lui rendre ses dix-huit ans, ses muscles neufs et ses chansons! Et voilà que, le lendemain de l'arrivée, en ouvrant sa fenêtre comme il s'était promis de le faire, il avait vu le ciel humide et sombre. De grosses gouttes commençaient à tomber; chaque goutte faisait un creux noir, une tache dans la poussière; les voix d'enfants étaient endormantes à la fois et criardes. En face, quelques maisons, d'un blanc triste, avaient l'air de bâiller par les portes bées des granges. La girouette tournait comme une forcenée, les gouttes glaciales se pressaient toute la poussière devenant de la boue. Brrr! Et, sous sa veste d'été, Jacques eût un léger frisson.

Il referma la fenêtre, un peu pensif, maugréant contre lui-même. Pourtant elle était vieillotte, cette chambre, et jolie, avec ses parois en sapin qui sentent bon! Il y avait toujours les deux portraits, celui de Napoléon, celui de M. Thiers, tous deux la tête nue, les épaules trop larges; au-dessus de la porte

pendait le rameau de buis, — et Jacques se sentit ému. Puis, comme son intime de la brasserie, Charles, est rédacteur de la *Lanterne*, Jacques songea, en souriant, à la *Lanterne* et au rameau de buis bénit....

« Sapristi ! si Charles me voyait ! »

Charles est loin, Charles ne peut rien voir, — et c'est heureux pour Charles. Songez donc ! pas plus tard que l'instant d'après, notre ami Jacques s'est arrêté dans la chambre de maman Heurlin, devant la Vierge aux habits bleus, que la mère a mise là depuis que le père n'y est plus. Car, tout bon et brave pourtant, ce pauvre père sacrifie quelquefois, comme tous les soldats, mon Dieu ! Mais enfin c'était des blasphèmes.... Pourvu que le *petit* ne fût pas comme ça, lui !

Soit éducation, soit haine instinctive du laid, le *petit* n'a pas été comme ça. Et la mère l'en remercie presque, des larmes prêtes au coin des yeux, tout en trotinant dans la salle, en bousculant les chaises, en remuant la table où fume le café au lait. Elle cherche le sucre. Mais maman Heurlin n'use pas beaucoup du sucre pour elle-même ; maman Heurlin se croit encore ou à peu près, au temps de Napoléon I^{er} : on lui en avait tant parlé, de ce sucre à six francs la livre ! Le sucre est je ne sais où, dans une armoire, à la cuisine, sur une cheminée, et maman Heurlin court ça et là, s'agite, se désole, tandis que, les jambes croisées, un coude appuyé sur la table, Jacques la regarde faire.

« Mais laisse donc, maman ! Je t'assure que je le prends sans sucre... »

— D'abord, moi je veux que tu en mettes... Ça coûte cher le sucre : ça doit faire du bien... Tu sais... »

Elle s'embrouille dans son discours :

« Mais où peut-il être ? Et le café qui refroidit... Ah ! mais c'est que je deviens un peu folle... Tiens ! le voilà ! »

Et, toute triomphante, maman Heurlin apporte sa conquête : la grande caisse en fer blanc, — une ancienne boîte à biscuits, — où cassés à coups de hache, gigantesques, monstrueux, les morceaux de sucre grimpent les uns sur les autres.

« Tu vois, ce n'est pas coupé très droit... Mais c'est le voisin, l'épiciier... La main lui tremble, au pauvre vieux Merchet, La faute à sa femme ! Ce qu'elle lui en a fait voir, bonne Vierge de douleur ! Un saint du Paradis s'y serait damné ! »

M'est avis qu'un saint du Paradis se damnerait également, pour gourmandise majeure, s'il buvait son café comme Jacques savoure le sien. Il est bien un peu vieux, le sucre de la mère, et, malgré le pittoresque des gros morceaux, il sent un peu la souris ; mais il monte de la tasse une si fraîche odeur de lait savoureux, et puis la chambre a un air de douceur si familière, et puis la mère raconte, bavarde, jacasse, avec tant de joie dans sa pauvre voix usée, que Jacques boit et mange, délicieusement, en regardant n'importe quoi, tantôt le mur, les gravures des campagnes impériales, tantôt la grande armoire au linge, tantôt la fenêtre d'où le soleil coule comme un fleuve clair.

Car le soleil est revenu, après ce commencement de pluie ; il est revenu en triomphe, plus lumineux qu'avant, plus joyeux. Le vent souffle encore, par exemple, et, en prêtant l'oreille, on entendrait le bruit lointain. Les sourdes plaintes, les mille échos profonds, les lamentations ou les cantiques de la forêt quand la bise y passe. Mais un grand rayon de lumière flotte dans la salle, — et Jacques voit la mère, toute fluette, toute ridée, jaune sous sa coiffe blanche, qui le regarde en hochant la tête, avec un sourire moitié tendresse, moitié compassion.

Le sourire dure si longtemps, que Jacques finit par être presque embarrassé.

« À quoi penses-tu mère ? »

— Ah ! mon pauvre *petit*, comme te voilà donc blanc ! Et quand je pense qu'à ton âge il était si rouge, si fort ! »

Il, c'était le père.

« Oui, tu ne crois pas : tu ne l'as pas vu alors... Quand il partait à Paris, j'étais jalouse de ces belles dames.... Elles n'auraient eu qu'à le trouver bien, tout de même ! »

Ce souvenir la ragaillardit un peu, et maman Heurlin reprend sur un ton moins grave :

« Oh ! mais, tu sais, moi aussi j'étais bien, dans le temps... A présent je suis vieille, je suis laide, je tousse... N'est-ce pas, tout de même, que tu me trouves bien laide ? »

Et comme il se récrie, lui disant qu'elle est jeune encore, et puis que même vieille, elle sera belle pour lui, quand même, toujours :

T'es bien honnête, *petit* ! dit-elle en plaisantant... Mais comment donc est-ce que tu peux ne pas voir mes rides, vilain flatteur ?

— Parce que je t'aime, mère... »

A ce mot, la mère s'est levée ; elle est venue embrasser son *petit*, sur la joue, tout près de la barbe, — et, j'ose à peine le dire en songeant à Charles et à la *Lanterne*, mais ce grand pleurard de Jacques a eu deux larmes au bord des yeux.

Voilà qu'on crie dans la boutique :

« Eh ! même Heurlin ! Même Heurlin ! »

Et, malgré les supplications de Jacques, maman Heurlin se précipite, s'échauffe, bouscule encore les chaises.

Quel malheur pourtant ! Faut-il qu'on soit dérangé ! Ça n'est qu'une petite fille qui demande un timbre de trois sous, le vieil Antoine qui veut pour cinq liards de tabac à priser... Si ce n'est pas une pitié ! Se rompre à moitié le cou pour ce vieil Antoine, qui a presque étranglé sa femme, et qui ne donne à ses enfants que du pain sec !

Et maman Heurlin, indignée, rentre dans la salle, où elle trouve Jacques en train de boire le soleil, de regarder l'église, d'écouter l'A, B, C, et, joyeusement, de battre une marche sur la vitre.

Et maintenant, tout comme dehors, il y a du soleil dans le cœur de maman Heurlin.

(A suivre.)

UN BEAU POÈME

« L'auteur de ce poème, — hier encre l'auteur de *Suprême Folie* et de *Passionnel*, — a ceci de commun avec bien des contemporains : il est tourmenté d'idéal, a poussé jusqu'à l'extrême le raffinement du style, hésite entre plusieurs esthétiques diverses, et nous donne le spectacle de ses passionnantes incertitudes. Il a ceci de rare, c'est que, écrivant en Français, il est non pas Parisien, ni Breton, ni Gascon, mais Russe, Russe de la Petite-Russie, de cette Ukraine aux steppes herbeux que, tout gamin, j'évoquais en lisant *Maroussia*. »

Ce poème est la *Morte*, son auteur se nomme Casimir Huliewicz, lieutenant dans la marine du Czar, et c'est Charles Fuster qui s'exprime en ces termes, dans les quelques lignes de l'exquise préface, présentant l'œuvre au public. La *Morte*, un titre sous lequel Feuillet a écrit un de ses meilleurs livres — est ici une jeune fille, Jeanne — tendrement aimée de son cousin Roger, un jeune homme charmant dont le portrait fait rêver.

Le vicomte Roger était très gracieux,
Élégant, délicat, blond et silencieux,
Il avait le teint frais, rose, la taille mince,
Comme un enfant royal qu'on élève en province,
Et ce fier descendant d'une antique maison,
Qui portait deux soleils dans son fameux blason,
Dont on citait encor l'insouciance altière,
Était timide et doux comme un fils de chaumière.

Ce timide et doux, a su trouver de suite le chemin du cœur de la mignonne « Mar-

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanellenes, housses, couvertures**, etc.

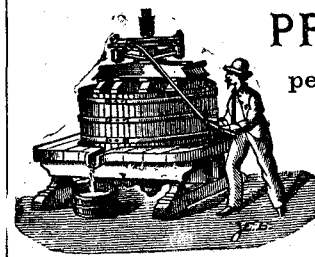
Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

VERMOREL

CONSTRUCTEUR

VILLEFRANCHE (Rhône)



PRESSOIRS

perfectionnés

GARANTIS

Transformations et réparations des pressoirs.

Vis et Ferrures. — Pompes à Vin.

Envoi franco du Catalogue illustré.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE

Ne laissant en l'éteignant ni odeur ni fumée



La meilleure de toutes les bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de **Cierges de 1^{re} Communion**

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : les Vieux, par Credo. — Semaine politique : Memento. — Les surprises du parlementarisme, par J. Delafosse. — Echo de partout : Madame de Bonnemain et le général Boulanger. — La laideur de Danton. — La statue anonyme. — La maison de M^{lle} Béjart à Meudon. — Rosita Mauri. — Anecdote sur le père Félix. — La prochaine saison littéraire et dramatique. — Histoire de la semaine : le grain de blé, par le comte Tolstoï. — Portraits contemporains : Tolstoï, par Louis Rebière. — Pastiches de maîtres : la vapeur, par Francisque Sarcey. — Alentour de l'école : la doyenne des institutrices, par Ed. Petit. — Monologue : le choix d'un mari, par P. Trimouillat. — Hors de France : En Irlande, par d'Epagny. — Romans : Péril, par Henry Gréville. — Littérature étrangère : les assassinats de la rue Morgue, par Edgar Poë. — Pages oubliées : Danton, par Hipp. Taine. — Semaine littéraire : Schwob : Double Cœur, par Anat. France. — Semaine dramatique : Ferrier : l'Article 231, par J. Lemaitre. — Vie militaire : le nouveau fusil suisse, par le cap. Pardiellan. — Chronique médicale, par le D^r Ramus. — Mouvement scientifique, par le D^r Ox. — Livres Jeux.

quise d'Alta » d'aussi bonne naissance que la sienne, et le vieux château qui les abrite voit passer ce printemps tout en fleur.

Les plus simples paroles

Leur causèrent bientôt des émotions folles.
— Un seul rayon doré change la nuit en jour,
Un seul regard brûlant peut révéler l'amour !
D'après son seul parfum on devine la rose,
Souvent un seul effet nous indique la cause,
Un seul mot bien senti trahit la vérité,
Et Roger, frissonnant par un matin d'été,
S'aperçut que la terre est parfois fleurissante,
Que le ciel est limpide et la vie amusante ;

Seulement un tel bonheur, court, ainsi que les choses terrestres, est soudain fermé par la mort, et Jeanne, couchée au cercueil,

Repose sous la voûte sacrée, navrante et

Repose sous la voûte sacrée,
Navrante et belle encore d'une pâleur nacrée.

Il faut lire en entier ce poème dont les quelques vers cités plus haut donnent la note et peuvent faire apprécier en même temps que la solidité de la langue, l'élégance de la phrase et l'originalité des épithètes.

La Mort par C. Huléwicz, aux bureaux du Semeur, 91, boulevard Port-Royal, Paris.

L'AMOUR DE JACQUES

Une heureuse surprise pour nos lectrices !

Nous leur offrons comme feuilleton, le roman à la mode de cet été, **L'Amour de Jacques**, par CHARLES FUSTER.

Charles FUSTER s'était déjà fait connaître par plusieurs livres, comme les *Tendresses*, *L'Ame des Choses*, les *Sonnets*, les *Poètes du Clocher*, qui ont eu bien des éditions successives. **L'Amour de Jacques** est son début dans le roman.

Début heureux, s'il en fut ! Voici ce que dit le *Figaro* de ce livre :

« C'est une œuvre émouvante, colorée... Le cadre en est exquis et le style fort remarquable. »

De son côté, l'*Echo de Paris* dit dans son numéro du 28 juin :

« Une œuvre passionnante, neuve, extrêmement littéraire, c'est le premier roman de Charles Fuster. — Ce livre de tendresse émue sera demain sous le chevet de toutes les femmes. »

Les prédictions se sont réalisées ; **L'Amour de Jacques** a déjà fait le tour de la France, et il va faire celui de l'étranger, car il s'en prépare, simultanément, quatre traductions.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs et lectrices, cette œuvre originale et touchante.

Nous publions donc :

L'AMOUR DE JACQUES

PAR

CHARLES FUSTER

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'ensemble du marché est aujourd'hui bien meilleur, les cotes qui nous sont parvenues de Londres et de Berlin sont beaucoup plus fermes et dénotent des tendances favorables ; aussi avons-nous à constater une reprise générale des cours et une activité dans les transactions qui faisait défaut depuis quelque temps.

Le 3 % est en nouvelle hausse de 10 à 95 40, le 3 % nouveau gagne également 10 à 93 90, le 4 1/2 et l'Amortissable à 105 85 et 96 10 ont monté de 5.

Le Crédit foncier passe de 1,240 à 125,25, la Banque de Paris cote 778 75 ; le Crédit lyonnais est demandé à 810 au lieu de 806,25 précédente clôture, la Société générale et le Crédit mobilier n'ont pas varié.

Le Suezclôture à 2,788 75.

L'Italien a vivement repris à 91 30 en hausse de 35 sur hier, le Turc est à 18,75, le Hongrois à 90 6/8 l'Extérieur à 73 1/8 et le Portugais à 40 13/16. La reprise a été vigoureuse sur le Rio qui finit à 568 75.

En Banque l'action Charbonnage hongrois d'Urikany est en hausse à 255.

Au comptant le courant de demandes se maintient sur les obligations au Gaz continental aux environs de 300.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Actualité, par J. Lenôtre. — Nos gravures. — Mondains et mondaines, par Etincelle. — Le Salon des Champs-Élysées, par Olivier Merson. — Théâtres, par Hippolyte Lemaire. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Bibliographie : *Serge*, par Abel Hermant. — Échecs, par Rosenthal. — Récréations. — Rébus.

GRAVURES : La grève des ouvriers des chemins de fer. — La division naval du Nord à Stockholm. — La Cruche cassée, tableau de M. Bonnat. — Toulon : le branle-bas de combat de l'escadre de la Méditerranée. — Paris l'été : un coin du cirque des Champs-Élysées. Fin de siècle. — Obsession. — Le cardinal Ludwig Haynald, archevêque du Kalocsa (Hongrie). — *Serge*, par Tofani. — Échecs. Rébus.

ROUEN-ARTISTE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, THÉÂTRAL

Sommaire des derniers numéros : Armand Silvestre, par Marius Dillard. — Grisélidis. — La Feuille au vent, par Alfred des Essarts. — En province, par Henry de Braisne. — Albert Glatigny, par Camille Pelletan. — Poésies d'Albert Glatigny. — Autour d'une image, par Fernand Mazade. — Poésies, par L. de Saint-Valéry et P. Demouth. — Bibliographie : Sonnets de Charles Fuster ; le Fi-Balouet, par J. Renaud ; Flumen, par P. Devoluy. — Chroniques musicale et dramatique. — La saison de Dieppe.

Illustrations : Portrait d'Armand Silvestre. — Buste d'Albert Glatigny, inauguré à Lillebonne. — Sonnet autographe inédit d'Armand Silvestre : A mademoiselle Bartet dans Grisélidis.

Administration et réduction : 4, rue Grand-Pont, à Rouen.

Abonnements : 6 fr. 50 par an.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

Le Japon artistique, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre une œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayashi, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Bureaux : 22, rue de Provence. — Un an, 20.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

Aux bureaux du *Semeur*, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

**W DÉFIER les IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.**

VELOUTINE
Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par
conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint
une Beauté et une fraîcheur naturelles.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

VACANCES DE 1891

TRAIN DE PLAISIR DE LYON à GENÈVE

PRIX (aller et retour) { 15^f en 2^e classe.
11^f en 3^e classe.

Aller { Départ de LYON-PERRACHE. le 14 août, à 11 h. 40 soir.
 Arrivée à GENÈVE. le 15 août, à 4 h. 40 matin.
 Retour { Départ de GENÈVE. le 16 août, à 11 h. 25 soir.
 Arrivée à LYON-PERRACHE. le 17 août, à 5 h. 10 matin.

Des affiches feront connaître, avec les conditions du voyage, la date à partir de laquelle on pourra se procurer des billets pour ce train à prix réduits.

CHOUDENS Fils

ÉDITEUR DE MUSIQUE

90, Boulevard des Capucines, 90, PARIS

MISS HELYETT

Partition Chant et Piano. 12 fr.

Partition Chant. 4 »

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1843

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
 52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
 2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
 12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
 2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.

Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses Succursales de
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

S^TALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilisés.

LE VRAI TRÉSOR

DE LA

SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre.
Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La *Poupée modèle*, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN